

1-1964

LA PRATIQUE DE L'OBÉISSANCE D'APRÈS LE VÉNÉRABLE LIBERMANN

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cor-unum>



Part of the [Catholic Studies Commons](#)

Recommended Citation

(1964). LA PRATIQUE DE L'OBÉISSANCE D'APRÈS LE VÉNÉRABLE LIBERMANN. *Cor Unum*, 1 (1). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cor-unum/vol1/iss1/7>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cor Unum by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

LA PRATIQUE DE L'OBÉISSANCE D'APRÈS LE VÉNÉRABLE LIBERMANN

Les pages suivantes sont le résumé d'une conférence donnée par le P. Gerald W. FITZGERALD, de la Province d'Angleterre, à une réunion des Maîtres de Novices organisée par le Comité des Supérieurs Majeurs Religieux. On peut se procurer le texte complet, qui a été publié sous forme de brochure, en s'adressant au Secrétariat du Comité, 16 West Side, Clapham Common, LONDON S.W. 4 (prix: 2 shillings)

Pour le P. Libermann, c'est le vœu d'obéissance qui constitue, en pratique, le fondement de l'état religieux.

De même que la vie du Christ, à l'imitation de qui le religieux se consacre tout spécialement, peut se résumer dans une obéissance aimante jusqu'à la mort, ainsi l'état religieux est une vie de sacrifice, par la soumission de la volonté et du jugement à Dieu s'exprimant par la Règle et par les supérieurs. Comme son divin Maître, le religieux doit donc avoir pour objectif de ne jamais se plaire à lui-même, mais de faire uniquement ce qui plaît à son Père Céleste. Sans doute, en temps d'épreuve, il peut légitimement souhaiter et demander que tel ou tel calice s'éloigne de lui, mais seulement à condition que sa prière, comme celle du Christ, ajoute au moins implicitement: „Que votre volonté soit faite et non la mienne.” Ainsi, se soumettant toujours, et parfois non sans peine, à la volonté de Dieu et mettant toutes les puissances de son âme raisonnable à la disposition de son Créateur dont il reconnaît humblement la suprême Sagesse, le religieux obéissant trouve paix et sécurité dans sa vie personnelle, ainsi que confiance et force dans son travail pastoral. Parce qu'il fait à Dieu le don total de soi-même en esprit d'obéissance, toute son activité intérieure et extérieure se trouve placée sous l'influence de la grâce divine. En conséquence, il grandit dans le Christ et devient un instrument efficace dans les mains de son divin Maître. Quelles que soient ses limites naturelles, il est béni dans son travail, car, en acceptant son offrande, le Dieu infiniment parfait agit lui-même à travers lui et, dans une certaine mesure, supplée à ce qui manque, sans qu'il y ait de sa faute, à son imparfait serviteur. C'est dans la vie religieuse,

plus que partout ailleurs peut-être, que l'on peut voir vérifiée cette affirmation de l'Apôtre, que Dieu choisit les faibles pour confondre les puissants.

Difficultés

Cependant, étant donné le péché originel et la faiblesse qui en résulte pour l'humaine nature, Libermann est trop réaliste pour ne pas voir les difficultés indéniables que rencontrent à la fois l'acquisition et l'observance de la vertu d'obéissance. C'est que celle-ci s'oppose directement à cet égoïsme fondamental qui est en nous, et dont l'orgueil et l'esprit d'indépendance sont les expressions les plus éloqu岸tes et les plus funestes: *radix omnium malorum superbia*. Elle est le fruit de l'humilité et, en pratique, elle requiert l'abnégation totale de notre personnalité naturelle. Renoncer à nous-même, à des vues et à des jugements qui nous sont chers, à notre autonomie de volonté et d'action; soumettre notre personnalité à celle d'un autre, peut-être moins douée et moins parfaite que la nôtre, tout cela n'est jamais facile, même quand on le fait pour l'amour de Dieu. Une soumission aussi totale demande un esprit de foi inébranlable qui nous fasse voir, au-delà de cet instrument imparfait que peut être le supérieur, l'Infiniment Parfait qu'il représente.

Si on la considère d'un point de vue purement naturel, l'obéissance semble n'être rien de plus qu'une soumission d'esclave, l'asservissement d'un être humain libre à l'arbitraire d'un autre: aussi apparaît-elle comme une dégradation de la personnalité humaine, une atteinte à sa dignité, un mal. Libermann lui-même serait de cet avis, lui qui écrivait: „Obéir à un homme en tant qu'homme, c'est s'avilir soi-même et perdre son temps.”

Au contraire, le religieux qui considère l'obéissance à la lumière de la foi, la voit comme un moyen donné par Dieu pour libérer sa personnalité des limitations que lui imposent ses propres imperfections: son amour-propre, son égoïsme, son orgueil et ses préjugés. Il constate que, seule, l'obéissance surnaturelle peut rendre l'homme vraiment libre, qu'il ne saurait y avoir d'indépendance vraie dans un homme qui n'accepte pas de dépendre de Dieu. La véritable liberté est celle qui permet à l'homme de ne faire que le bien. La prétendue liberté de faire ce qui plaît, que ce soit bien ou mal, est en réalité pure licence. Seul, l'homme obéissant est véritablement libre, parce que seul il est certain que ce qu'il fait coïncide avec ce que Dieu veut. L'homme désobéissant, parce qu'il se soustrait pratiquement à la dépendance à l'égard de Dieu et qu'il s'asservit à son propre moi, est en danger constant d'errer par excès ou par défaut. Il peut prétendre, comme il le fait d'ordinaire, qu'il vit selon sa conscience, mais puisqu'il se fait lui-même juge de ce qui est bien et de ce qui est mal, sa conscience est souvent erronée: ses jugements, étant fondés non sur des principes objectifs, mais sur les suggestions faillibles de son propre égoïsme, seront enclins à trop de rigueur ou à trop d'indulgence, selon les inclinations naturelles ou son intérêt propre. Un tel homme, par conséquent, gêne l'action de Dieu dans son âme. S'il est prêtre, il court le risque d'être un instrument inefficace, sinon un obstacle positif, lorsqu'il s'agit de communiquer aux autres la grâce divine.

Abus

De ce principe de l'obéissance religieuse, certains supérieurs, indignes de ce titre, peuvent naturellement abuser, s'ils n'exercent pas leur autorité d'une façon raisonnable et compétente. Les supérieurs sont tenus de respecter la personnalité de leurs inférieurs, comme leur légitime liberté à l'intérieur du cadre de leurs obligations religieuses. L'abus de l'autorité de la part des supérieurs est un mal, et son exercice indelicat et maladroit ne peut se justifier, c'est un affront à la dignité humaine.

Toutefois, un abus ne supprime pas le principe, et un inférieur ne saurait en prendre prétexte pour refuser de se soumettre à tout ce qui est légitime en matière d'obéissance, même s'il nous faut admettre que cette soumission devient, humainement parlant, plus difficile. Comme le dit Libermann: „Nous n'obéissons pas à l'homme, mais à Dieu. Si cet homme fait mal, tant pis pour lui, il rendra compte à Dieu de sa gestion; nous, nous avons fait notre devoir. Accomplissons la sainte volonté de Dieu; tout le reste est superflu.” (Dir. Spir. p. 380.)

Parfois aussi, on peut trouver des inférieurs qui s'attendent à ce que les supérieurs justifient leurs ordres, et qui ne se croient obligés d'obéir qu'aux décisions qu'ils estiment "raisonnables". Il est clair que l'obéissance ne consiste pas à se *soumettre* à la raison, mais à *soumettre* sa raison. Se soumettre à un ordre uniquement parce qu'on le juge raisonnable, ou parce qu'on éprouve un respect naturel pour le supérieur, ou pour n'importe quel autre motif naturel ne peut être, au mieux, qu'un acte d'une vertu naturelle. L'obéissance religieuse, tout en devant être raisonnable, va au-dessus et au-delà de la raison: elle exige que, animés par la foi et l'amour de Dieu, nous voyions la Providence dans l'ordre du supérieur, même si celui-ci ne nous en donne pas la raison, même si cette raison ne nous est pas évidente.

En conséquence, nous accomplissons avec joie tous les sacrifices que l'exécution de cet ordre peut requérir de nous. A l'heure actuelle, s'il y a, dans les communautés, des difficultés au point de vue de l'obéissance et de la discipline religieuse, souvent la faute en est d'abord aux supérieurs qui, par manque de courage, respect humain ou simple indifférence, abdiquent leur autorité et, au lieu de réagir, font des concessions aux erreurs du jour en ces matières.

L'égalité démocratique

Puisque l'obéissance religieuse consiste à renoncer à notre propre volonté et à notre propre jugement pour nous soumettre à la sainte volonté de Dieu, elle

s'étend au-delà des supérieurs proprement dits, canoniquement nommés, à tous ceux qui, dans une communauté, remplissent une fonction subalterne, en tout ce qui concerne cette fonction, et quelle que soit leur vertu, leur expérience, ou toute autre considération naturelle. Ceux-ci, en effet, chacun dans sa sphère et en tant que délégué du supérieur en titre, détiennent une autorité divine: leur volonté, dans une certaine mesure, est aussi l'expression de la volonté de Dieu, et nous devons nous y soumettre avec esprit de foi. C'est seulement s'ils outrepassent leur mandat, que cesse l'obligation de l'obéissance, et, même alors, s'il y a quelque doute, on doit exécuter leurs ordres, quitte à en référer plus tard au supérieur si la chose doit être remise au point. Ceci est particulièrement important pour la formation des jeunes religieux, qui peuvent être tentés, à première vue, de répudier l'autorité de ceux qu'ils considèrent comme leurs égaux, alors qu'ils se soumettent volontiers aux supérieurs en titre. Ici encore, il ne faut faire aucune concession à la prétendue égalité démocratique de nos jours, qui abandonnerait volontiers le concept hiérarchique traditionnel de l'obéissance religieuse. C'est pourquoi il faut inculquer des idées justes sur ce point durant les années de formation, si l'on veut éviter des répercussions fâcheuses pour plus tard, quand les "égaux" de notre jeunesse ont atteint l'âge d'être supérieur.

L'obéissance étant la réponse que le religieux donne à la volonté expresse de Dieu, c'est avec joie et sans délai que l'on devrait exécuter les ordres des supérieurs. La promptitude dans l'exécution est une des qualités de l'obéissance; remettre à plus tard laisserait à penser que l'on éprouve, inconsciemment mais réellement, de la répugnance à obéir. Il ne devrait pas être nécessaire, non plus, que le supérieur donne des ordres formels. L'esprit du vœu d'obéissance implique que l'on observe et que l'on exécute la volonté du supérieur, quelle que soit la manière dont elle s'exprime. Par exemple, une formule polie comme "voudriez-vous faire ceci?" ne doit pas être prise comme une

invitation à faire le choix qui nous plaira, mais comme un ordre implicite auquel il faut obéir. A ce propos, Libermann écrit: "On obéira selon l'esprit et les intentions bien connues dans lesquelles le supérieur aura prescrit la chose commandée, et l'on exécutera ses volontés dans toute leur étendue, même lorsqu'il n'aurait pas dit expressément toutes ses intentions, pourvu que ces intentions non exprimées n'offrent pas d'inconvénients graves." (D.S. p. 602.) Ailleurs, il écrit: „On obéira au supérieur dès la première manifestation de sa volonté, de quelque manière qu'elle soit manifestée, et cela, sans réplique ni réflexion." (Ibid. p. 601.)

Quand le P. Libermann dit que notre obéissance doit être aveugle il veut nous faire comprendre que nous devons être prêts à obéir en dépit des difficultés ou des inconvénients que nous prévoyons devoir en résulter vraisemblablement. En ce cas, cependant, il nous dit: „On doit proposer ses difficultés avec humilité et modestie, et en même temps avec simplicité et franchise, sans chercher à faire prévaloir son sentiment, et on sera disposé à se soumettre parfaitement à ce qui sera décidé." (D.S. p. 601.)

Raisnable et compétente

Quand le P. Libermann dit que nous devons obéir "sans réflexion", il veut dire — ainsi qu'il l'explique ailleurs — que ce n'est pas à l'inférieur d'analyser les motifs ou de peser les raisons qui semblent être à la base des ordres donnés. Il ne veut certainement pas dire que l'ordre devrait être exécuté d'une façon irréfléchie et n'importe comment. Bien plutôt, l'inférieur doit réfléchir à la façon d'exécuter avec soin l'ordre du supérieur, selon l'intention de celui-ci et l'importance qu'il y attache. Même des religieux, on attend qu'ils soient des êtres raisonnables et responsables. Par conséquent un supérieur normalement sage devrait permettre à ses inférieurs d'user de leur esprit d'initiative pour exécuter la tâche qu'il leur a confiée aussi efficacement que possible; et c'est aux inférieurs de prendre leurs responsabilités concernant le meilleur

moyen d'exécuter l'œuvre commandée. Le Pape Pie XII, dans une allocution aux Carmes Déchaux (9 sept. 1951) déclarait: „De nos jours, alors que partout les machines commandent, que la technique envahit tout, imprègne tout et façonne tout à son image, que ceux qui commandent veillent à ne pas traiter ceux qui obtempèrent à leur volonté comme des marchandises ou comme les pièces d'une machine, et qu'on respecte toujours en eux la personnalité humaine." (D.C. 1951, col. 1294.)

Il est particulièrement important que ceux qui sont chargés de la formation des jeunes religieux les fassent évoluer vers plus de maturité et développent en eux le sens des responsabilités. Sinon, même de bons sujets peuvent acquérir inconsciemment une sorte d'irresponsabilité infantile, si bien qu'une fois appliqués à des œuvres d'apostolat, ils sont incapables de faire preuve d'initiative. Une saine formation religieuse devrait mettre le sujet en mesure de prendre ses responsabilités et, une fois hors du contrôle immédiat du supérieur, de juger et d'agir par lui-même selon l'esprit de l'obéissance. Il devrait être

possible, pour un supérieur, d'affecter tel religieux à telle fonction déterminée, en lui donnant seulement des directives générales et en lui faisant confiance pour les détails de l'exécution. Parfois, il arrive qu'on rencontre des religieux qui, en de telles circonstances, soit se dérobent tout-à-fait à leurs responsabilités parce qu'ils se sentent incapables d'y faire face, soit exercent la patience de leur supérieur en recourant à lui pour les moindres détails, parce qu'ils ont peur de prendre des décisions, qui sont pourtant de leur ressort.

Quand cela se produit, on peut en trouver l'explication dans une notion trop étroite de l'obéissance, qui a été inculquée, durant les années de formation, par des supérieurs qui entraînent trop dans les détails quand ils donnaient leurs ordres, laissant ainsi à penser que les supérieurs ont le monopole du talent et sont seuls capables d'organisation.

Murmures

Une société religieuse doit être une famille spirituelle, et pas seulement une entreprise efficace. Si on avait toujours

NOTES LIBERMANNIENNES

Pour faire connaître au public le centenaire de l'arrivée des premiers Spiritains dans l'Est-Africain, "Ecclesia", mensuel publié à Dar es Salaam, et "Kiongozi", hebdomadaire édité à Tabora, ont consacré des articles à l'histoire de la Congrégation. Les grands traits de la vie du Père Libermann y ont été dessinés. Plusieurs Pères du District de Bagamoyo en sont les auteurs.

La Duquesne University Press a entrepris la publication d'une édition anglaise des lettres du Père Libermann. Elles sont groupées selon les destinataires des lettres originales. La première série, qui comprendra six volumes, est constituée par les "Lettres spirituelles aux Religieuses et aux Postulantes" qui ont paru au début de l'année passée. Elle a été suivie par les "Lettres aux Personnes du monde". La série la plus récente est constituée par les "Lettres aux Prêtres et aux Religieuses" No 1-75. Les autres volumes porteront le même titre, avec les numéros suivants.

La D.U.P. va prochainement publier la traduction anglaise du *Commentaire de Saint-Jean* et des *Ecrits Spirituels* du Père Libermann. Le premier volume des *Lettres* a été si bien accueilli qu'il a fallu très rapidement en faire une deuxième édition. Un nombre étonnamment important d'exemplaires a été commandé pour la Nigéria. On peut commander des exemplaires de la Duquesne University Press, Pittsburgh 19, Pa.

cela présent à l'esprit, le P. Libermann n'aurait pas eu besoin de faire l'observation suivante: "La vraie obéissance est non seulement une obéissance de volonté et d'action, mais encore une docilité et une soumission parfaite de l'esprit, évitant avec soin non seulement l'opposition et la dispute, mais encore tout esprit de critique, ainsi que les murmures et les mécontentements. On regardera surtout comme une tentation diabolique l'opposition systématique au supérieur, quel que soit le motif qui l'inspire." (D.S. p. 602.)

Il peut se faire, évidemment, que de telles tentations se produisent, pas forcément par malice de la part de l'inférieur, ni par manque de confiance de la part du supérieur, mais parce que, en bien des choses, il est possible, sur le plan humain, d'avoir des points de vue différents; il est même possible que le point de vue de l'inférieur soit le meilleur. Dans une telle situation, le sujet devrait exposer au supérieur, avec simplicité et respect, son point de vue, mais à lui seul, tout en se tenant prêt, humblement, à se conformer à sa décision. De son côté, le supérieur devrait faire bon accueil à cette franchise: il le fera s'il a l'humilité que suppose sa fonction.

Mais, quelles que soient les circonstances, la critique, les murmures, le mauvais esprit ne se justifient jamais chez un inférieur. Il y a quelque chose de lâche dans cette façon de parler derrière le dos du supérieur, puisqu'on ne lui laisse pas le droit élémentaire de présenter sa défense. Habituellement aussi, cela est injuste et mal fondé, puisque l'on juge sommairement, sans savoir, ou du moins sans connaître pleinement, les tenants et les aboutissants. De tout religieux on devrait pouvoir dire ce que Pie XII disait aux Jésuites (17 sept. 1946): „Que l'obéissance soit votre caractéristique, votre gloire, votre force! Il faut qu'elle vise le plus possible à vous rendre parfaitement soumis à la volonté des supérieurs, sans plainte, sans murmure, sans ce blâmable esprit critique qui est la maladie de notre époque, dissipant les forces, rendant sans vigueur et infructueuses

les entreprises apostoliques." (D.C. 1316-17.)

Toute critique cependant n'est pas nécessairement mauvaise. Une critique constructive est légitime et peut rendre service, et, en général, les supérieurs la reçoivent bien. Ce qu'il faut condamner, ce sont les critiques qui sapent l'idée d'autorité ou la personne de celui qui la détient. Médire de ses supérieurs ou les calomnier offense également la justice et la charité. Ceux qui détiennent l'autorité ont droit à la considération attachée à leur charge et, personnellement, ils ont également droit à leur réputation comme tous les autres hommes. Le murmure, qui est moins grave, parce qu'habituellement il porte sur des matières plus légères, est plus répandu et plus contagieux; s'il est habituel, il peut détruire la paix de l'âme chez les individus et troubler l'harmonie dans les communautés. Ces murmures contre les "coups d'épingle" inévitables dans la vie religieuse, contre les menues épreuves communes à tous les états de vie, peuvent aisément dénoter un égoïsme peu conforme à l'esprit de religion et, s'ils persistent, constituer une indication d'inaptitude à la vie religieuse. Cela ne vaut pas, bien sûr, pour les "ronchonnements occasionnels" qui, dans un mauvais moment, peuvent échapper aux meilleurs religieux, imperfection que l'on regrette et que l'on rétracte dès qu'on s'en rend compte. C'est le critique habituel, le „rouspéteur professionnel", qui cause du dégât dans une communauté, détruisant la joie et la confiance dans la vie religieuse, et semant les graines de la discorde et du mécontentement. Habituellement, ce défaut est l'extériorisation du mécontentement d'un esprit mal satisfait de lui-même sur le plan spirituel ou psychologique. Naturellement, ce sont les supérieurs qui sont les boucs émissaires tout indiqués! Avec combien de sagesse Libermann nous dit: "On se gardera bien de juger son supérieur dans sa conduite, soit dans les choses qui concernent sa charge, soit dans celles qui regardent sa vie privée. On se gardera encore davantage de communiquer aux autres les jugements et

les murmures que le démon aura suggérés: jamais on ne doit parler de ses supérieurs qu'en bien et de façon à porter les autres au respect et à l'obéissance à leur égard." (D.S. p. 603.)

Des hommes imparfaits

Cela ne veut pas dire, évidemment, que les supérieurs soient parfaits, ni qu'ils aient toujours raison. En eux comme en leurs sujets, la grâce construit sur la nature et, tant que cette construction est en chantier, c'est-à-dire toute notre vie, des déficiences humaines ne manquent pas d'apparaître. Naturellement, il peut entrer de l'imperfection dans les motifs ou les façons d'agir des supérieurs, aussi bien dans leur rôle officiel que dans leur comportement privé. Cependant, en tant qu'individus, ils ont les mêmes droits que les autres hommes à notre charité. Ne devons-nous pas notre charité tout d'abord à ceux de notre propre maison? Et quand des déficiences apparaissent dans leur attitude officielle, est-ce trop demander de ceux qui vivent de la foi, qu'ils les considèrent comme permises par la divine Providence, et qu'ils les acceptent avec esprit surnaturel, espérant que, dans le mystère des voies de Dieu, elles pourront, en fin de compte, tourner au bien de l'inférieur lui-même? Car „nous savons que Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment." (Rom. VIII, 28.)

Il y a de l'imperfection dans toutes les relations humaines, et cela requiert de nous une patiente tolérance. Si ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés n'en tiennent pas compte, l'exercice de toute autorité humaine devient impossible et l'obéissance religieuse elle-même n'est plus qu'un idéal irréalisable. L'impeccabilité et l'infaillibilité ne sont pas plus des prérogatives des autorités ecclésiastiques qu'elles ne le sont des autorités civiles, et leur absence ne saurait nous dispenser d'obéir aux ordres légitimes ni de respecter l'autorité elle-même, "qui vient de Dieu seul." Pour tout supérieur, c'est une humiliation salutaire que d'avoir à imposer son autorité à d'autres, spécialement quand, à ses yeux, ceux qu'il gouverne lui sont

supérieurs en âge, en expérience, en vertu et par les talents. Se rendant parfaitement compte de sa propre faiblesse et de son peu de mérite, bien que la prudence ne lui permette pas d'en faire l'aveu en public, il doit pourtant exercer son autorité "avec grand soin", comme le "ministre de Dieu", travaillant pour le bien commun de tous ses subordonnés.

En général, il faut bien se dire que le placement de leur personnel est un problème considérable pour les supérieurs; bien des facteurs doivent entrer en ligne de compte: en plus de ce que requiert l'emploi lui-même, il faut considérer le tempérament spirituel du candidat, ses dispositions naturelles, sa prudence, son jugement, sa santé, etc. Il peut se faire que tel qui, par sa science ou son expérience, semble tout à fait indiqué pour tel poste, manque des qualités les plus nécessaires pour la réussite. Si, après une étude soigneuse et accompagnée de prière, les supérieurs nomment quelqu'un à un emploi particulier, et que celui-ci fasse des difficultés pour accepter, leur tâche devient virtuellement impossible. C'est à juste titre que Libermann écrit: "Tous doivent être disposés à se rendre là où leur supérieur voudra les envoyer et à accepter les charges qui leur seront données. Cependant, on peut représenter au supérieur les raisons qu'on aurait de ne pas se voir chargé d'une fonction, ses craintes, ses goûts et ses dégoûts; mais ces observations doivent être faites avec docilité et de manière à ne causer aucun embarras au supérieur pour sa décision, ni à mettre le moindre retard à l'ordre donné." (D.S. p. 603.)

Une cause plus ordinaire d'embarras et même de malentendus, sur le plan local, est l'acceptation, sans en référer au supérieur, d'engagements hors de la communauté, quelques bons et utiles qu'ils puissent être. "Personne ne doit jamais, écrit Libermann, en dehors de son obéissance, entreprendre aucun ministère, sans un ordre du supérieur; toutes les demandes qui seront faites doivent lui être adressées." (D.S. p. 603.)

Ambition

L'affaire est plus sérieuse, cependant, quand un religieux cherche à s'introduire dans telle situation, charge ou communauté, où à faire croire qu'il y est indispensable. De nouveau, pour citer Libermann: "Personne ne fera jamais aucune démarche, ni ne prendra aucun moyen indirect, pour être employé à un ministère ou à une mission quelconque, ni pour rester dans une position, dans l'exercice d'une fonction; ou pour en être rappelé. On se défiera surtout de toute pensée de quitter un emploi, pour en avoir un plus relevé, sous prétexte de faire un plus grand bien." (D.S. p. 603-4.) Même dans la vie religieuse, si l'on n'y prend garde, l'ambition peut dresser la tête sous prétexte de zèle. Ne devrait-ce pas être, pour un religieux, un grand sujet de satisfaction, que de se dire que, l'œuvre à laquelle il a été nommé, ce n'est pas lui qui l'a recherchée, mais qu'il l'a acceptée simplement comme la volonté de Dieu à son endroit? Même s'il se sent inférieur à la tâche, il est en droit, s'il fait tout son possible, de compter avec confiance sur des grâces d'état: il agit par obéissance. Aussi, conclut Libermann: "On se contentera en général de faire connaître au supérieur ses goûts, ses répugnances et ses aptitudes, évitant de gêner sa conduite et s'abandonnant avec simplicité à la volonté de Dieu." (D.S. p. 604.)

Seul, l'esprit de foi rend possible une obéissance surnaturelle de cette sorte. C'est cet esprit qui sanctifie l'obéissance et la rend prompte et exacte, douce et humble, simple et aimante; c'est lui seul qui assure au religieux paix et contentement d'esprit. „La pratique de la parfaite obéissance au supérieur se manifestera non seulement dans l'exécution des ordres qu'on en recevra, mais encore dans toute la conduite à leur égard." (D.S. p. 604.) dit le P. Libermann. Cependant, le respect dû aux supérieurs ne doit pas empêcher les inférieurs d'agir envers eux "avec simplicité, franchise et ouverture de cœur, ce qui doit être l'effet d'une affection sainte et cordiale qu'on aura pour eux, comme pour la personne même de Jésus-Christ."

(Ibid.) Il n'y a ni place ni excuse pour la réserve ou la froideur, encore moins pour l'aversion et la duplicité, dans les relations entre inférieur et supérieur. Tous deux doivent travailler à surmonter les difficultés naturelles qui proviennent, par exemple, des différences de caractère, de nationalité ou d'origine sociale; ils doivent faire ensemble des efforts sincères pour réaliser leur union mutuelle en s'aimant l'un à l'autre à l'exemple du Christ. L'inférieur qui parvient à cette compréhension avec son supérieur "recevra avec esprit de foi, avec douceur et humilité, les observations et les corrections faites par les supérieurs, comme on les recevrait de Jésus-Christ lui-même, et au lieu de se laisser aller au chagrin et au mécontentement contre celui qui les a faites, on aura toujours pour lui la même affection et la même ouverture de cœur." (D.S. p. 604-5.)

Pour les supérieurs, avoir à corriger les autres est un devoir pénible, désagréable, mais nécessaire, et qui ne peut avoir pour but que le bien final de l'inférieur ou l'intérêt de l'œuvre spirituelle à laquelle il est affecté. Naturellement, il est bien plus facile de ne rien dire, mais c'est là une lâcheté morale qui ne peut produire que relâchement, baisse de l'idéal, scandale des bons, imperfection chez les inférieurs et mériter un jugement sévère de la part de Dieu dont on trahit les intérêts. "Aucun supérieur, disait le Pape Pie XII, n'a le droit, devant un sujet peut-être négligent ou coupable, de rejeter le fardeau de sa charge en disant: „Il a l'âge: à lui de voir!"

Un pape précédent avait déjà mis l'accent sur la relation qui existe entre l'obéissance et la charité. "C'est le devoir de ceux qui sont soumis à la règle de supérieurs, d'obéir à ceux qui ont autorité sur eux et, d'une certaine façon, de voir et de respecter en eux la personne même de Jésus-Christ. Mais, à cause de la faiblesse humaine, il est très difficile de pratiquer cette obéissance si la personne du supérieur, spécialement en ce qui concerne la charité, manque à refléter la personne de Jésus-Christ, qui lui-même est Charité. Car c'est

une seule et même loi qui fonde l'obéissance et la charité pour les supérieurs, et, par conséquent, là où manque l'obéissance, on remarquera facilement, si on examine bien tout, que, en règle générale, la charité aussi fait défaut." (Benoît XV, *Illud saepius*, 18 août 1915.) Pour le P. Libermann, le rapport entre l'amour et l'acceptation de l'autorité était de première importance. De bon-

ne heure, il avait écrit: "L'obéissance consacrée à Dieu dans la vie religieuse est la vertu fondamentale d'une âme Elle devrait être amoureusement soumise, aveuglément spontanée, prompte et pleine de joie et de gaieté." En mourant, il répétait: "Être fervent... fervent... toujours fervent... Et surtout la charité... charité en Jésus-Christ..."



Les Supérieurs provinciaux ont tenu une réunion avec l'Administration Générale, à la Maison Généralice, en mai dernier. Le R.P. Obarski (dans le médaillon), Provincial de Pologne, n'a pu arriver à temps. Finalement, il est venu à Paris en août. — Ci-dessus, de gauche à droite: (1er rang): RR.PP. Vogel et Hack, Mgr le Supérieur général, les RR.PP. Hirtz et Higgins; (2ème rang): RR.PP. Costa et Connors; (3ème rang): RR.PP. Moysan

(France), Cardoso (Portugal), et O'Driscoll (Irlande); (4ème rang): RR.PP. Rocha, économiste général, Roy (Canada), Aebi (Suisse) et Proost (Belgique); (5ème rang): RR.PP. Gallagher (U.S.A.), Avery, assistant économiste général, et Navarre, secrétaire général; (dernier rang): RR.PP. Platz (Allemagne), Parkinson (Angleterre) et Blommaert (Hollande).